

Juste la fin du monde de Xavier Dolan La petite apocalypse

Zoé Protat

Volume 34, numéro 3, été 2016

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/82707ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (imprimé)

1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Protat, Z. (2016). *Juste la fin du monde* de Xavier Dolan : la petite apocalypse. *Ciné-Bulles*, 34(3), 4–7.



Photos ci-dessus et de la page couverture : Shayne Laverdière

La petite apocalypse

ZOÉ PROTAT

Ça y est, Xavier Dolan a encore frappé! Après avoir obtenu deux sélections cannoises en Compétition en presque autant d'années, le petit prodige a une fois de plus défrayé la chronique avec son premier film « français », une œuvre très intense et étouffante qui a particulièrement divisé la critique internationale. Quelques échos vitrioliques et l'on imaginait déjà le pire. Le cinéaste chéri serait-il abandonné par sa bonne étoile après avoir été porté aux nues comme nul autre? Mais Cannes est un festival, et la critique n'est pas un jury : **Juste la fin du monde** a finalement remporté le Grand Prix en mai dernier, un honneur jamais atteint auparavant par un film québécois, et Xavier Dolan peut poursuivre sa route phénoménale.

Annoncé l'année dernière, le projet avait fait sensation : une nouvelle adaptation

théâtrale tournée à Laval avec un impressionnant quintette de stars, c'est dire si le film était attendu. Pourtant, **Juste la fin du monde** est très simple. Tout son programme tient dans sa première scène, alors que le personnage de Louis se dirige en avion vers sa famille, étrangère depuis plus de 10 ans. Son monologue mental laisse peu de place au suspense : « Je vais mourir et je reviens. » Il revient dans cette petite ville anonyme, loin des mondanités de son milieu de vie. Car Louis est dramaturge, mondialement célèbre et célébré. Il y a 12 ans, il a coupé les ponts avec sa mère, son frère, sa sœur. Il leur envoie depuis des cartes postales avec des « phrases de trois mots » : à l'endroit de sa tribu, l'écrivain n'est guère loquace... Cette tribu, c'est tout d'abord Antoine, l'aîné, un homme brut de décoffrage, vulgaire et cinglant, qui rabaisse constamment sa femme Catherine. Cette

belle-sœur dont Louis ne sait rien est douce, maladroite, voire insignifiante. Celle qui n'est rien de tout cela, c'est bien la mère : maquillée, bijoutée, corsetée, une allure chic *cheap* qui rappelle bien entendu la Die de **Mommy** (2014); elle crie sans cesse et coupe la parole à tous, elle aimerait tant que tout se passe bien. Suzanne, la benjamine, fume pétard sur pétard dans sa chambre en attendant ce frère qu'elle ne connaît que de loin comme le messie. Mais Louis va mourir, d'une maladie mystérieuse qui n'intéresse pas réellement le film... ce qui l'intéresse, c'est le retour et tout ce que ce retour cristallisera chez les siens.

Malgré cette prémisse somme toute classique, **Juste la fin du monde** n'est pas un jeu de massacre où les révélations et les *deus ex machina* fuseront. Le film est bien plus subtil que cela. Il réussit au

fond un petit exploit : être à la fois 100 % français et 100 % Dolan. Incroyable de retrouver tout ce qui fait le sel d'une œuvre dans un univers qui pourrait être autrement exotique ! Avec ses origines théâtrales et son cadre anxiogène, le film rappelle **Tom à la ferme** (2013). Ici aussi, un étranger sera confronté à un groupe parfois hostile dans un récit presque en circuit fermé. L'action se déplacera dans différentes pièces de la maison, sur la terrasse, un peu sur la route, mais guère plus. Louis se mesurera tour à tour à chacun des membres de sa famille dans une succession de petits duos, huis clos dans le sous-sol, dans la remise, dans le couloir, dans la voiture. D'intenses scènes de groupe viendront ponctuer cette mécanique. Au-dehors s'étend une canicule de plus en plus étouffante et très symbolique, qui fait suer tous les personnages à grosses gouttes alors que la tension monte...

Juste la fin du monde, c'est du dialogue, du dialogue et encore du dialogue. Cette surenchère de mots, ajoutée au relatif immobilisme de l'action et à la lourdeur des sentiments, ne sera peut-être pas au goût de tous. Et en plus de parler, les personnages crient beaucoup et s'insultent à loisir : une spécificité culturelle diront certains ! Les scènes de repas, où l'on mange finalement très peu, mais où tout explose, constituaient une sorte de passage obligé. L'abondant dialogue, truffé d'humour cruel, se déploie dans une langue très « franco-française », mais également très populaire, colorée d'argot, d'expressions pittoresques et d'insultes, comme si l'univers de **Mommy** avait démenagé de l'autre côté de l'Atlantique. Ici aussi, les personnages proviennent de la classe moyenne, voire laborieuse. Les vadrouilles du dimanche étaient l'unique luxe de la mère (« On ne partait jamais en vacances »). Antoine fabrique des outils à l'usine, sa femme s'occupe de leurs deux enfants, Suzanne glande au sous-sol. C'est un petit monde sans ambitions, sans rêves, au sein duquel le dramaturge, homosexuel et parisien, jure terriblement. Pourtant, et malgré les in-

tentions que l'on pourrait lui prêter par ignorance, Dolan ne juge jamais ses personnages. On sent plutôt qu'il les couvre d'un amour fou.

L'une des preuves les plus éclatantes de cet amour est la scène de la remise, où la mère s'isole quelques instants pour fumer une cigarette loin des méchants regards d'Antoine. C'est dans ce lieu tout en clair-obscur que s'amorcera un dialogue depuis longtemps différé avec Louis, son autre fils, l'original, celui qui est parti. La discussion peine tout d'abord à se mettre en marche. Nathalie Baye est intense au possible en femme-enfant qui en fait des tonnes, chef de clan

à tendance hystérique — n'oublions pas qu'elle incarnait déjà une matriarche flamboyante dans **Laurence Anyways** (2012). Chez Dolan, la mère continue à occuper le centre du drame. Son fils la prend clairement pour une écervelée et la considère avec une condescendance parfois amusée, parfois agacée. La réalité est bien plus complexe. Dolan filme les malaises de la vie, des échanges où il ne se dit rien ou presque, des questions posées sans attendre de réponse, des moments traditionnellement ignorés par le cinéma, écartés par la magie du montage. Entre la mère et le fils, la rencontre s'élèvera finalement vers des sommets d'émotion. De manière tout à fait



Xavier Dolan et le directeur photo André Turpin lors du tournage de **Juste la fin du monde**
Photo : Shayne Laverdière



Marion Cotillard, Vincent Cassel, Léa Seydoux et Gaspard Ulliel dans **Juste la fin du monde** — Photos: Shayne Laverdière

déchirante, elle l'implorera de leur rendre à tous l'espoir d'une vie meilleure... alors que Louis est justement en train de brûler la sienne.

Formellement, la « patte » Dolan est toujours bien présente. Ses admirateurs apprécieront une fois de plus ses ralentis caractéristiques et son amour pour la musique pop, qui envahit complètement certaines scènes en en décuplant le lyrisme. Lyriques aussi sont les regards entre Louis et sa timide belle-sœur, dont la communication n'est pas la force, mais qui deviendra peut-être sa meilleure alliée. Le plus beau du film tient dans ces échanges entre Louis et l'autre « étrangère » de la famille, un rare rôle éfacé pour Marion Cotillard qui se révèle fort surprenante. Quelques séquences de type onirique, souvent des *flashbacks*, permettent également de s'échapper un temps des décors surchargés du pavillon de banlieue. Des respirations cependant de courte durée et qui raviveront des

souvenirs douloureux. Rapidement, on revient aux gros plans claustrophobes, un style déjà amorcé dans **Mommy** à travers ce fameux format carré « Instagram » qui coupait l'horizon des personnages et que Steve, dans un grand élan d'optimisme et d'indépendance, écartait de ses propres mains.

Il n'y a pas beaucoup de lumière dans **Juste la fin du monde**, c'est un fait. Louis réussira certes à entrer en contact avec les femmes de sa famille, mais il en sera autrement pour Antoine, un rôle ingrat pour un Vincent Cassel rempli de fiel. Le départ du fils/frère prodigue sera d'une violence inouïe et ne réglera rien, évidemment... « Familles, je vous hais », « l'enfer, c'est les autres » : autant d'expressions usuelles qui nous viennent immédiatement en tête devant ce sixième long métrage de Xavier Dolan. Après le carton international de **Mommy**, peut-être ce nouveau film fera-t-il moins l'unanimité. Et alors? Une carrière météorique

ne saurait être un long fleuve tranquille. Plus sobre, plus rêche et plus resserré que ses prédécesseurs, **Juste la fin du monde** est clairement un pas en avant sur le chemin de la maturité. (Sortie prévue: 21 septembre 2016) **CE**



Québec-France / 2016 / 95 min

RÉAL., SCÉN. ET MONT. Xavier Dolan, d'après l'œuvre de Jean-Luc Lagarce **IMAGE** André Turpin **SON** Sylvain Brassard, Guy Pelletier et Pierre Picq **MUS.** Gabriel Yared **PROD.** Nancy Grant, Xavier Dolan, Sylvain Corbeil, Nathanaël Karmitz, Elisha Karmitz et Michel Merkt **INT.** Gaspard Ulliel, Nathalie Baye, Vincent Cassel, Marion Cotillard, Léa Seydoux **DIST.** Les Films Séville